

IV. Les rois Šailendra de Suvarnadvîpa

R. C. Majumdar

Citer ce document / Cite this document :

Majumdar R. C. IV. Les rois Šailendra de Suvarnadvîpa. In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 33, 1933. pp. 121-141;

doi : <https://doi.org/10.3406/befeo.1933.4618>

https://www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_1933_num_33_1_4618

Fichier pdf généré le 07/02/2019

LES ROIS ŚAILENDRA DE SUVARṆADVĪPA

×

par R. C. MAJUMDAR

Professeur à l'Université de Dacca (Bengale).

L'inscription sur plaque de cuivre de Nālandā (1), datée de la 39^e année de Devapāla, nous a fait connaître une lignée de rois appartenant à la dynastie des Śailendra et ayant régné sur Yavabhūmi et Suvarṇadvīpa. Les historiens hindous ne savent pas grande chose sur ces deux royaumes et sur les dynasties qui y ont régné, et les quelques informations que nous possédons se trouvent résumées d'une façon satisfaisante par l'éditeur de l'inscription, le paṇḍit HIRĀNANDA ŚĀSTRĪ dans ses remarques préliminaires. Les rois Śailendra occupent toutefois une place de premier ordre dans les annales de l'Indonésie, et leur histoire est à l'heure actuelle le sujet d'une vive controverse parmi les savants néerlandais. Comme les relations des Śailendra avec l'Inde sont, à mon avis, bien plus intimes qu'on ne l'a cru jusqu'à présent, je me propose de passer rapidement en revue le sujet tout entier, en me réservant de le reprendre en détail dans un livre que je prépare actuellement sur l'histoire des anciennes colonies indiennes en Malaisie (Péninsule Malaise et Archipel Malais). Pour la commodité du lecteur, je vais commencer par un exposé sommaire des témoignages qui se rapportent à la dynastie Śailendra.

§ 1.

I. L'inscription de Ligor datée de 775 A. D. (2).

Une stèle trouvée à Ligor dans la Péninsule Malaise, au Sud de la baie de Bandon, contient deux inscriptions (A-B) gravées sur ses deux faces.

L'inscription A commence par l'éloge de Śrīvijayendrarāja et mentionne ensuite l'édification de trois temples de briques, consacrés à des divinités bouddhiques par Śrīvijayeśvarabhūpati ; Jayanta, l'aumônier royal (*rājasthavira*), construisit trois *stūpa* par ordre du roi. Après la mort de Jayanta, son disciple et successeur Adhimukti, construisit deux *cāitya* de briques à côté des trois *cāitya* (construits par le roi). Nous apprenons enfin que Śrīvijayanṛpati, qui ressemblait à Devendra, construisit dans ce lieu des *stūpa* en l'an śaka 697 (*muni-nava-rasa*).

(1) *EI.*, vol. XVII, p. 310. L'inscription a aussi été publiée séparément par M. N. G. MAJUMDAR dans un mémoire de la Varendra Research Society.

(2) *BEFEO.*, vol. XVIII, vi, App. I, pp. 29 sqq.

L'inscription B, gravée sur le revers de la stèle, ne contient qu'une seule stance avec quelques lettres de celle qui lui fait suite. Elle débute par l'éloge d'un empereur (*rājādhirāja*) dont le nom était Viṣṇu (*Viṣṇvākhyo*). La dernière ligne est difficile à interpréter ⁽¹⁾. Elle semble se rapporter à un seigneur de la dynastie Śailendra appelé Śrī Mahārāja, et il est probable, mais non absolument certain, que ce personnage est le même que le *rajādhirāja* nommé Viṣṇu.

II. Inscription de Kalasan datée de 778 A. D. ⁽²⁾ Cette inscription a été trouvée dans le village de Kalasan, dans le district de Jogjakarta à Java. Son contenu peut se résumer ainsi :

Adoration de la déesse Ārya Tārā. Le précepteur (*guru*) des rois Śailendra avait fait édifier un temple de Tārā avec l'aide (ou le consentement) du « Mahārāja dyaḥ Pañcapana Panaṃkaraṇa ». Sur les ordres du guru, quelques officiers du roi construisirent un temple avec l'image de la déesse Tārā, ainsi qu'une maison d'habitation pour les moines professant le Vinaya-Mahāyāna.

Dans le royaume prospère de « l'ornement de la dynastie Śailendra » (*Śailendravaṃśatilaka*), le temple de Tārā a été construit par le précepteur des rois Śailendra. En l'an 700 śaka, Mahārāja Panaṃkaraṇa fit édifier un temple à Tārā pour le culte du Guru (*gurupūjārtham*) et fit don au Saṅgha du village de Kalasan. Ce don doit être protégé par les rois de la dynastie Śailendra. Śrīmān Kariyāna Panaṃkaraṇa fait cette requête à l'adresse des rois futurs.

Selon VOGEL, *Bijdragen*, 75, p. 634, l'inscription se réfère à deux rois Śailendra : le Śailendrarāja de Sumatra dont le Guru a joué un rôle important dans la fondation du temple consacré à Tārā, et Kariyāna Panaṃkaraṇa descendant de la dynastie Śailendra et régnant à Java.

III. L'inscription de Kēlurak datée de 782 A. D. ⁽³⁾ Cette inscription se trouvait à l'origine à Kēlurak, au Nord du temple de Loro Jonggrang à Prambanan, dans le district de Jogjakarta (Java). Elle est en partie illisible et l'extrait qui va suivre reproduit les passages les plus importants au point de vue historique.

- Adoration des trois Joyaux (*ratnatraya*).
- Louanges des divinités bouddhiques.

⁽¹⁾ M. CÆDÈS lit le second mot de la deuxième ligne *Śailendravaṃśaprabhū-nigadataḥ*, ce qui ne donne pas de sens satisfaisant. Je proposerais de lire *nigaditaḥ*, mais M. CÆDÈS m'informe qu'il n'y a pas trace de la voyelle *i* au-dessus du *d*. M. Mus, dans *BEFEO.*, XXIX, p. 448, propose de corriger *prabha[va]nigadataḥ*.

⁽²⁾ Cette inscription fut d'abord publiée par BRANDES dans *Tijdschrift*, vol. 31, pp. 240-260. Elle a été rééditée par Sir R. G. BHANDARKAR dans *J. Bo. B. R. A. S.*, XVII. La dernière édition est due au Dr. BOSCH, *Tijdschrift*, vol. 68, pp. 57 sqq.

⁽³⁾ Editée par BOSCH dans *Tijdschrift*, vol. 68 (1928), pp. 1 sqq.

— Cette terre est protégée par le roi appelé Indra, qui est un ornement de la dynastie Śailendra (*Śailendravaṃśatilaka*), qui a vaincu les rois dans toutes les directions, qui a détruit le plus puissant héros ennemi (*vairivara-vīravimardana*).

— Par lui dont le corps a été purifié par la poussière des pieds du Guru venu de Gauḍa (*Gauḍidvīpaguru*),... cette image de Mañjuśrī a été érigée pour le bien-être du monde par le précepteur royal (*rājaguru*).

— En l'année 704 śaka, Kumāraghoṣa (c'est-à-dire le précepteur venu de Gauḍa, mentionné plus haut) érigea ce Mañjughoṣa.

— Ce pilier de gloire, borne excellente de la religion (*dharmasetu*) ayant l'aspect d'une image de Mañjuśrī, a été érigé pour la protection de toutes les créatures.

— En cet ennemi de Māra (*Smarārātinisūdana*) résident Buddha, Dharma et Saṅgha.

— Ce manieur de la foudre glorifié comme Svāmī Mañjuvāk, contient tous les dieux, Brahmā, Viṣṇu, Maheśvara.

— Je demande aux rois futurs de maintenir cette borne de la religion (*dharmasetu*).

— Le précepteur qui a obtenu la déférente hospitalité (*satkāra*) du roi Śrī Saṅgrāmadhanañjaya.

IV. L'inscription sur cuivre de Nālandā datée de la 39^e année du roi Devapāla (1).

Cette inscription commémore le don de cinq villages par Devapāla, à la demande de l'illustre Bālaputradeva, roi de Suvarṇadvīpa (*Suvarṇadvīpādhipa Mahārāja Śrī Bālaputradeva*).

L'inscription se termine par une brève généalogie de Bālaputradeva que l'on peut résumer ainsi :

Il y eut un grand roi de Yavabhūmi (*Yavabhūmipāla*) dont le nom signifiait « tourmenteur des ennemis courageux » (*vīravairimathanānugatābhidhānaḥ*) et qui était un ornement de la dynastie Śailendra (*Śailendravaṃśatilaka*).

Il avait un fils vaillant (appelé) Samarāgravīra (ou celui qui est le premier dans la bataille).

Sa femme Tārā, fille du roi Śrī Varmasetu (2) de la race lunaire, ressemblait à la déesse Tārā.

De cette femme, il eut un fils Śrī Bālaputra qui fit construire un monastère à Nālandā.

V. En plus de ces textes, plusieurs inscriptions Chola se rapportent à des rois de la dynastie Śailendra régnant soit sur Kaṭāha, Kaḍāra, Kiḍāra, soit

(1) Voir note 1, p. 121.

(2) Paṇḍit H. ŚĀSTRĪ lit ce nom Dharmasetu, mais la lecture de M. N. G. MAJUMDAR : *Varmasetu*, me paraît indubitable.

sur Kaṭāha et Śrīvijaya et dont ils mentionnent les relations tantôt amicales, tantôt hostiles avec les rois Chola.

1° Le texte connu sous le nom de grande charte de Leyde (1), est écrit partie en sanskrit (1044 A.D.), partie en tamoul (1045 A.D.). Il nous apprend qu'en 1005 A.D., Śrī Māravijayottuṅgavarman, roi de Kaṭāha et roi de Śrīvijaya, issu de la dynastie Śailendra, a fait don d'un village à un monastère bouddhique de Nagipattana construit par son père Cūḍāmaṇivarman et portant son nom. Dans la partie tamoule du texte, ces rois sont mentionnés une fois comme roi de Kaḍāra et une autre fois comme roi de Kiḍāra.

2° Les plaques de Tiruvalangadu (2), datées de la 6^e année de Rājendra Chola (1017-1018 A.D.), se rapportent à la conquête de Kaṭāha par ce roi, avec l'aide de ses vaillantes armées qui avaient traversé l'océan.

3° Une inscription de Rājendra Chola datée de 1029-30 A.D. (3) mentionne celui-ci comme régnant sur Kaḍāram (4).

4° Trois inscriptions datant de 1043, 1050 et 1068 A. D. ont trait à la conquête de Kaḍāram par Rājendra Chola.

5° Plusieurs inscriptions de Rājendra Chola dont les dates s'échelonnent entre 1034 et 1039 A. D. énumèrent d'une façon détaillée les territoires de Saṅgrānavijayottuṅgavarman, roi de Kaḍāram. Parmi les noms des localités conquises mentionnées dans ce texte, figure le nom de Śrīvijaya (5) dont le souverain est expressément nommé roi de Kaḍāra.

6° L'inscription de Perumber (6) de la 7^e année de Vīra Rājendra (1068-1069 A. D.) nous fait savoir que : « Ayant conquis Kaḍāram, il daigna rendre ce pays à son roi qui avait vénéré ses pieds ».

7° La petite charte de Leyde (7) datée de 1089-1090 A. D. dit : « Sur la demande du roi de Kaḍāra communiquée par ses envoyés Rājavidyādhara-Sāmanta et Abhimanottuṅga-Sāmanta, (le roi Chola) Kulottuṅga déclara exempt d'impôts le village qui avait été donné au monastère bouddhique appelé Śailendra-Cūḍāmanivarma-vihāra » (c'est-à-dire celui-là même auquel se réfère la grande charte de Leyde).

(1) Edité par BURGESS in *Arch. Surv. S. India*, vol. IV, p. 206.

(2) *South Ind. Ins.*, vol. III, part III, pp. 383 sqq. La partie sanskrite de cette inscription, bien qu'expressément datée de la 6^e année du règne de Rājendra Chola, est considérée d'ordinaire comme ayant été gravée plus tard. J'ai discuté tout au long cette question dans mon livre et je n'y reviendrai pas ici.

(3) *Ep. Carnatica*, vol. IX, p. 29.

(4) *Ep. Carnatica*, vol. IX, pp. 107, 33; *EL.*, vol. XVIII, pp. 45-46, 54.

(5) *Ep. Carnatica*, vol. IX, pp. 148-150, 161, 30, 35. — *South Ind. Ins.*, vol. II, part II, pp. 105 sqq. (avec des corrections dans *EL.*, vol. IX, pp. 231-2).

(6) *South Ind. Ins.*, vol. III, part II, p. 202.

(7) *Arch. Surv. of S. India*, vol. IV, pp. 226 sqq.

§ 2.

Nous allons voir maintenant comment se sont développées peu à peu les vues actuelles sur la puissance des Śailendra.

Ce fut M. CÆDÈS qui déclencha le premier le mouvement. Dans un article devenu presque classique, il a essayé de prouver que Śrīvijaya est la forme originale du nom correspondant au Fo-che, Che-li-fo-che, Fo-ts'i et San-fo-ts'i des Chinois et au Sribuza des Arabes. Comme toutes ces localités se trouvent situées à Palembang, Śrīvijaya doit être identifié avec ce pays ⁽¹⁾.

M. CÆDÈS déduisit tout naturellement de l'inscription de Ligor que l'autorité de Śrīvijaya s'était, à la fin du VIII^e siècle A. D., étendue jusque sur la partie Nord de la Péninsule Malaise. Il formula en outre l'hypothèse que le roi de la dynastie des Śailendra, mentionné sur la face B de l'inscription de Ligor, était identique au roi de Śrīvijaya à laquelle se réfère la face A de la même stèle.

M. CÆDÈS concluait donc logiquement à l'existence d'un empire Śailendra ayant Palembang comme capitale et comprenant Sumatra et la Péninsule Malaise. Il considérait également comme probable l'hypothèse de CHAVANNES et de GERINI, à savoir que l'empire en question était identique à celui que les Arabes nous font connaître sous le nom de Zābag. FERRAND ⁽²⁾ fit un pas de plus et déclara que cette identité n'était point douteuse en identifiant Zābag avec le San-fo-ts'i. Ainsi la dynastie des Śailendra de Palembang devint aux yeux des savants la maison régnante d'un puissant empire du Pacifique dont des descriptions éloquentes nous ont été léguées par tant d'auteurs arabes.

On doit à M. KROM ⁽³⁾ et à M. VOGEL ⁽⁴⁾ de nouvelles lumières sur la puissance des Śailendra. Ces deux savants, travaillant indépendamment l'un de l'autre et presque simultanément, ont mis en valeur le rôle important joué à Java par les Śailendra. Les inscriptions de Kalasan et de Kēlurak attestent nettement la suprématie des Śailendra à Java en 778 et 782 A. D. En se basant sur ce fait, M. KROM a montré la grande influence que les Śailendra bouddhistes ont dû exercer sur l'art et la religion de Java. Bref, il exprima cette opinion que c'est aux Śailendra que l'on doit l'introduction à Java du bouddhisme Mahāyāna et la construction d'édifices aussi célèbres que le Barabudur, Chandi Mēndut et Chandi Kalasan. C'est ainsi que naquit l'hypothèse d'une période sumatranaise dans l'histoire de Java avec ses lointaines conséquences pour l'histoire politique et culturelle de Java.

(1) BEFEO., XVIII, vi.

(2) G. FERRAND, *L'empire sumatranais de Śrīvijaya*, JA., 11^e série, vol. XX (1922), pp. 1-104, 161-244, cf. spécialement pp. 163 sqq.

(3) KROM, *De Soematraansche periode in de Javaansche geschiedenis*, Leiden, 1919. Un résumé en français de cet article a paru dans BEFEO., XIX, v, p. 127.

(4) J. P. VOGEL, *Het Koninkrijk Śrīvijaya* (Bijd., 1919, pp. 626-637).

Cette théorie, toutefois, reçut un coup fatal lorsque STUTTERHEIM (1) étonna le monde savant, en formulant l'hypothèse hardie que la dynastie des Śailendra aurait été d'origine javanaise et aurait ensuite conquis Śrīvijaya. Ainsi, au lieu d'une période sumatranaise dans l'histoire de Java, nous aurions, d'après cet auteur, à envisager une période javanaise dans l'histoire de Sumatra.

§ 3.

Devant les divergences radicales d'opinion qui se manifestent parmi les savants, nous allons reprendre toute la question depuis ses origines, à la clarté des données positives, et en renonçant à toute théorie ou à toute idée préconçue.

Tout d'abord, examinons l'opinion de M. CÆDÈS qui suppose que les Śailendra étaient à l'origine rois de Śrīvijaya (Palembang).

Le témoignage auquel il se réfère est celui de l'inscription de Ligor. La face A de cette inscription se rapporte à Śrīvijayendrārāja, Śrīvijayēśvara-bhūpati et Śrīvijayanrpati. M. CÆDÈS suppose que ces trois appellations peuvent se traduire par roi de Śrīvijaya, tandis que M. STUTTERHEIM propose de traduire les deux premières par « Rois des Seigneurs de Śrīvijaya ». Quant à la troisième, elle ne peut certainement signifier autre chose que roi de Śrīvijaya. M. STUTTERHEIM, en défendant son point de vue relatif à l'existence d'un souverain placé au-dessus du roi de Śrīvijaya, s'exprime en ces termes : « En mentionnant le roi pour la troisième fois, cette indication fut supprimée et remplacée par l'expression plus courte de roi de Śrīvijaya, titre qu'il portait en fait aux yeux des habitants de ce pays » (2). Or, sans méconnaître la force de cet argument, il y a lieu de constater que la vraisemblance est du côté de l'opinion exprimée par M. CÆDÈS (3). Bien que nous ne puissions considérer la chose comme absolument certaine, nous pouvons admettre comme hautement probable que ces appellations désignent le roi de Śrīvijaya.

Toutefois, lorsque ce roi de Śrīvijaya est identifié avec le roi du Śailendra-vaṃśa mentionné sur la face B de cette inscription, nous sommes obligés d'exprimer un doute sérieux.

Le mot *svasti* placé au début de la seconde inscription prouve qu'il s'agit d'un texte indépendant et non pas de la suite de la première inscription. En comparant l'écriture de ces deux textes, on acquiert la certitude que ceux-ci, tout en étant contemporains ou à peu près, n'ont été tracés ni par la même main, ni au même moment. Ensuite, dans le long panégyrique du roi de Śrī-

(1) W. F. STUTTERHEIM, *A Javanese period in Sumatran History*, Surakarta, 1929.

(2) *Op. cit.*, p. 14.

(3) Mus a montré dans *BEFEO.*, XXVIII, p. 520, le bien-fondé de la théorie de CÆDÈS.

vijaya faisant partie de la première inscription, ce dernier n'est nulle part mentionné comme appartenant à la dynastie Śailendra. D'autre part, Śrīvijaya n'est pas mentionné dans la seconde inscription, qui ne se contente pas de citer un *Rājādhirāja* et *Prabhu* (Seigneur) de la dynastie Śailendra, mais donne encore deux de ses appellations : Viṣṇu et Mahārāja. Il est donc légitime de prétendre, jusqu'à preuve du contraire, que les deux inscriptions doivent être considérées comme émanant de personnes différentes, la face B étant manifestement postérieure à la face A.

Ainsi, les seules conclusions raisonnables que nous puissions tirer des inscriptions de Ligor sont : 1^o que la localité en question faisait partie en 775 A. D. du royaume de Śrīvijaya, 2^o qu'elle se trouvait sous la suzeraineté des rois de la dynastie Śailendra à une période subséquente. Rien ne prouve que le roi de Śrīvijaya ait appartenu à la dynastie des Śailendra.

M. Cœdès a émis l'opinion que les rois Cūḍāmanivarman et Māravijayottuṅavarman, appartenant à la dynastie Śailendra, sont mentionnés dans les inscriptions Chola comme souverains de Śrīvijaya, et que par conséquent le roi Śailendra nommé dans la face B de l'inscription de Ligor peut être considéré également comme roi de Śrīvijaya.

En examinant les textes Chola, il apparaît que les deux rois en question étaient considérés plutôt comme des rois de Kaḍāra (ou Kaṭāha-Kedah dans la Péninsule Malaise) dont l'autorité s'étendait sur Śrīvijaya, et non pas comme des rois de Śrīvijaya. A l'exception d'un seul, tous ces textes se réfèrent simplement à des souverains de Kaṭāha, Kaḍāra ou Kiḍāra. Même dans le texte qui fait exception, et qui est la grande charte de Leyde, la partie en langue tamoule mentionne ces rois comme rois de Kaḍāra, tandis que la version sanskrite les désigne par le titre de rois de Kaṭāha et rois de Śrīviṣaya.

Alors que les inscriptions de la dynastie Śailendra ont été trouvées à Java et dans la Péninsule Malaise, aucune n'a été trouvée jusqu'ici à Sumatra, et rien ne prouve que le centre de l'autorité des rois Śailendra ait été à Śrīvijaya, du moins avant la fin du X^e siècle A.D. Il est intéressant de constater à ce propos que la dynastie des Śailendra n'est mentionnée dans aucune des quatre inscriptions de Śrīvijaya appartenant à la fin du VII^e siècle A.D. (1), époque à laquelle ce royaume était déjà entré dans cette période d'expansion, qui devait aboutir, selon M. KROM, à l'établissement de sa suzeraineté sur Java.

Nous avons ainsi une preuve certaine que les Śailendra régnaient sur la Péninsule Malaise et Java vers la fin du VIII^e siècle A.D. Or, l'histoire du puissant empire de Zābag comprenant les îles de l'Indonésie et la Péninsule Malaise, apparaît pour la première fois chez les auteurs arabes vers le milieu du VIII^e siècle A.D. (2).

(1) Ces inscriptions ont été éditées par Cœdès, *BEFEO.*, XXX, p. 29.

(2) Les textes arabes ont été traduits par G. FERRAND, *op. cit.*, pp. 52 sqq.

Le premier qui en parle, IBN HORDĀDBEH (844-848 A. D.), nous apprend que le roi de Zābag était appelé Mahārāja. Ceci nous rappelle immédiatement que dans l'inscription de Ligor, face B, l'empereur Śailendra est mentionné comme *Mahārājanāma*, c'est-à-dire « portant le nom de Mahārāja ». Quelque intéressante que soit cette donnée, elle ne peut être considérée comme un argument décisif en faveur du point de vue d'après lequel l'empire de Zābag serait identique à l'empire Śailendra.

Toutefois, pour des raisons d'ordre général, il est raisonnable d'admettre qu'au IX^e siècle, et au siècle suivant, il n'y avait dans le Pacifique qu'un seul grand empire conforme à la description des auteurs arabes, plutôt que deux. Étant donné que les Śailendra régnèrent sans nul doute sur un vaste empire en Malaisie pendant cette période, on peut considérer comme extrêmement vraisemblable que l'empire Śailendra est le même que l'empire mentionné par les Arabes comme étant celui de Mahārāja du Zābag. Mais avant de discuter cette question, il y a lieu d'identifier le Zābag.

§ 4.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, on admet maintenant généralement que le nom de Zābag et les autres formes de ce nom utilisées par les auteurs arabes désignent le pays appelé par les Chinois Che-li-fo-che ou Fo-che ou San-fo-ts'i, c'est-à-dire Śrīvijaya. Cependant, la question n'est pas sans présenter certaines difficultés. M. FERRAND, qui fut le dernier en date à traiter ce sujet, a donné les raisons suivantes en faveur de cette identification (1) :

1^o D'après l'inscription de Ligor, le roi de Śrīvijaya est appelé Mahārāja (*Śrī-Mahārājanāma*). Tous les auteurs arabes mentionnent Zābag comme étant le royaume de Mahārāja.

2^o ABŪLFIDĀ dit, en s'appuyant sur l'autorité d'auteurs plus anciens, que « l'île du Mahārāja est l'île de Sribuza », ce qui signifie que les deux noms désignent la même île. Il est certain que Sribuza représente Śrīvijaya. L'île du Mahārāja, conformément au témoignage de DIMĀŠKĪ est « la mère des îles appartenant au Mahārāja », ou en d'autres termes la capitale des îles formant le domaine du Mahārāja. Cette île, par conséquent, ne peut être que Zābag. Nous pouvons donc poser l'équation suivante :

Île du Mahārāja = Zābag = Śrīvijaya.

Or, le premier de ces arguments perd sa force après ce qui a été dit précédemment. Quant au second, nous pouvons accepter sans difficulté l'identification de l'île du Mahārāja avec Zābag. Cette identification est confirmée par le fait que divers auteurs arabes, en décrivant certaines caractéristiques de ce royaume, les rapportent tantôt à Zābag, tantôt à

(1) FERRAND, *op. cit.*, pp. 163 sqq.

l'île du Mahārāja. Ainsi ABŪ ZAYD ḤASAN dit que Zābag a une population très dense et qu'il s'y trouve une ligne ininterrompue de villages, si bien que lorsqu'un coq se met à chanter au lever du jour, son appel est répété par le coq du village voisin et que le son parcourt ainsi une distance de près de 100 parasanges. Le même auteur nous conte l'histoire du lac situé en face du palais, où le roi de Zābag jetait chaque jour une brique en or. Rappelons à ce propos que IBRĀHĪM BIN WĀṢĪF-ŠĀH raconte la première de ces histoires à propos de l'île du Mahārāja, et que IBN SA'ĪD reproduit la seconde à propos de la même île.

Toutefois, bien que l'île du Mahārāja soit l'équivalent de Zābag, son identification avec Śrīvijaya paraît impossible. Car ABŪLFIDĀ, cité par FERRAND, distingue nettement Zābag de Sribuza (Śrīvijaya) en donnant pour les deux royaumes des longitudes différentes.

Ce point de vue est confirmé par le témoignage des autres auteurs arabes que FERRAND passe sous silence. Ainsi IBN SA'ĪD distingue nettement Sribuza de Zābag. Il place Sribuza par 3° 40' latitude et 88° 30' longitude, tandis que la latitude et la longitude de Zābag sont respectivement 12° 30' et 151°. Ceci s'accorde entièrement avec l'affirmation de cet auteur qu'au Sud-Est de Sribuza, il y a un grand nombre d'îles constituant l'archipel de Zābag.

ABŪ ZAYD ḤASAN établit lui aussi une distinction nette entre Zābag et Śrīvijaya. Après avoir décrit le royaume du Mahārāja dont Zābag était la capitale, il dit : « parmi les royaumes sur lesquels il règne se trouvent les îles appelées Sribuza et Rāmī ». De même MAS'ŪDĪ dit que l'île de Sribuza est située dans les limites de l'empire de Zābag, faisant ainsi une distinction entre les deux. HARAKĪ énumère Sribuza et Zābag comme des îles distinctes dans l'océan indien. YĀḲŪT est encore plus net. Non seulement il mentionne les deux îles séparément sur sa liste, mais il remarque en outre que, tandis que Zābag est une île située à la limite entre l'Inde et la Chine, Sribuza est une île dans l'Inde même.

Il est donc tout à fait clair qu'en regard de l'affirmation d'ABŪLFIDĀ que l'île du Mahārāja est identique à Śrīvijaya, il y a des témoignages décisifs émanant d'un grand nombre d'auteurs arabes, tendant à prouver que Zābag et Śrīvijaya sont deux îles différentes.

Les auteurs arabes ne nous permettent pas de localiser définitivement Zābag, mais ils nous donnent quelques données générales sur sa position. Les renseignements qu'ils nous fournissent peuvent être résumés ainsi (1) :

1° L'Inde est limitée au Sud par le royaume de Zābag (62, 54), qui se trouve à mi-chemin entre la Chine et le royaume de Balharā (62). Zābag se trouve à l'extrémité orientale de l'Inde au-delà de la mer de Harkand (Golfe de Bengale) et à l'Ouest de la Chine (66).

(1) Les nombres entre parenthèses dans les citations qui suivent renvoient aux pages de l'article de FERRAND, *L'empire sumatranais de Śrīvijaya*, JA., 1922.

2° Zābag sépare la Chine de l'Inde (62), et de sa capitale à la Chine, le voyage dure environ un mois.

3° Le pays khmèr est situé sur la même longitude que Zābag. La distance entre les deux pays équivaut à un voyage de 10 à 20 jours par mer dans la direction Nord-Sud ou inversement (59). La position relative du pays khmèr et de Zābag est identique à celle de Madura et Ceylan (62).

4° Il existe un « golfe de Zābag » et la mer de Chine forme de nombreuses criques sur la côte de Zābag (61). Les îles de Zābag forment un vaste archipel (63).

5° L'équateur traverse la mer au Sud de la Chine passant par l'île de Zābag (qui contient de l'or), entre les îles de Kalah et Sribuza (65-73).

6° La latitude et la longitude de Zābag, telles qu'elles sont indiquées par les auteurs arabes, varient sensiblement et, comme le mode de calculer de ces auteurs diffère considérablement du nôtre, la seule indication utile que nous puissions tirer de leurs données est une notion de la position réciproque de ces diverses localités.

Ainsi IBN SA'ID nous fournit les données suivantes :

	Latitude	Longitude
Zābag	12° 30'	151°
Sribuza	3° 40'	88° 30'
		(ABŪLFIDĀ, p. 74, en citant IBN SA'ID, donne, au lieu de cette indication : 108° 30').
Jāwa	5°	145° ^(a)
Lāmurī	5°	145° ^(a)
Pancūr (Fančūr)	1° 30'	145° ^(a)

(a) selon des données empruntées à ABŪLFIDĀ (p. 74).

D'après AṬWĀL cité par ABŪLFIDĀ (p. 74) :

Zābag 115°.

Selon ALBĪRŪNĪ cité par ABŪLFIDĀ (p. 74) :

Sribuza 1° 140°.

Parmi les pays cités dans cette liste, le seul qui puisse être sûrement identifié est Lāmurī ou Lambri dans le Nord de l'île Sumatra, à laquelle se rapporte évidemment la mention de Jāwa.

Il ressort également de ce tableau que l'île de Zābag est localisée à environ 6° à l'Est et 7° 30' au Nord de Sumatra septentrional où se trouve Lambri. Les longitudes indiquées pour Sribuza diffèrent considérablement entre elles, mais toutes situent ce pays à l'Ouest de Lambri.

Toutes ces données semblent désigner la Péninsule Malaise, que les auteurs arabes considèrent, de même que Sumatra, comme étant composée d'un certain nombre d'îles. Le témoignage d'IBN SA'ID paraît être concluant sur ce

point. Il dit qu'au Sud de Zābag se trouve l'île de Jāwa. Etant donné que les villes de Lāmūrī et de Fančūr sont placées dans Jāwa, ce dernier pays doit être identifié avec la partie septentrionale de Sumatra. Donc, l'île du Mahārāja doit être localisée dans la Péninsule Malaise. Ceci est confirmé par le fait que l'auteur situe Kalah au Sud-Est, soit de l'île du Mahārāja, soit de Jāwa. De toutes façons, comme Kalah désigne la localité bien connue de Kedah, l'île du Mahārāja doit être placée au Nord de celle-ci. Les longitudes pour Jāwa (extrémité Ouest), Zābag et Kalah sont respectivement 144°, 151° et 154°. Jāwa se place entre les latitudes 1° et 5°, tandis que l'île du Mahārāja se situe par 12°, 30 de latitude. De plus, IBN SA'ĪD place les îles du Mahārāja non loin des Andaman dans la direction Sud-Est. Tout cela paraît correspondre assez bien avec la partie septentrionale de la Péninsule Malaise.

Le plus ancien parmi les auteurs arabes, IBN HORDĀDBEH (844-848 A.D.), mentionne le royaume insulaire de Djāba et, bien qu'il utilise parfois la forme Djāwaga, les considérations suivantes montrent que les deux localités sont identiques (1) :

1° Il mentionne l'île de Kilah (*i.e.* Kalah) comme appartenant au royaume de Djāba (p. 27), tandis que son contemporain SULAYMĀN (851 A.D.) et d'autres auteurs arabes parlent de Kalah-bār, identique à Kilah, comme dépendant de Djāwaga.

2° Il mentionne le volcan de Djāba (p. 28) que SULAYMĀN (p. 41) et d'autres auteurs arabes (p. 60) situent dans le voisinage de Djāwaga (p. 41, note 7).

3° Il mentionne Djāba, Salāhīṭ et Harladj comme situés à proximité immédiate les uns des autres (pp. 27-28), tandis que IBN ROSTEH (903 A.D.) considère Djāba, Salāhaṭ et Harladj comme des îles voisines.

Or, EDRĪSĪ (1154 A.D.) ne se contente pas de mentionner Kilah, Djāba, Salāhaṭ et Harīdj (variante de Harladj, p. 27, note 9) comme extrêmement rapprochés les uns des autres, la distance entre eux n'étant que de 2 parasanges, mais il ajoute que toutes ces localités constituent le territoire d'un seul roi qui réside à Kilah et est appelé Djāba (pp. 184-5). En d'autres termes, le souverain de tous ces états tenait son titre de Djāba, mais son quartier général se trouvait à Kilah. Cette constatation ne permet point de douter que Djāba, et par conséquent aussi Djāwaga, ne fût situé dans la Péninsule Malaise et qu'au XII^e siècle le souverain suprême de ce pays et des îles voisines n'ait résidé à Kalah. Ceci s'accorde bien avec les témoignages des inscriptions Chola qui mentionnent le roi comme étant celui de Kaṭāha (Kalah).

Nous arrivons à la même conclusion en étudiant les conceptions géographiques des Arabes. Les auteurs arabes les plus anciens parlent d'un pays appelé Rahmā, et d'après les détails qu'ils nous en donnent, on ne peut douter

(1) FERRAND, *Textes*. Les nombres entre parenthèses renvoient aux pages de cet ouvrage.

que ce terme ne désigne le Pégou ainsi que l'admet effectivement M. FERRAND (1). Or IBN AL-FAḲĪH dit : « Il y a dans l'Inde un pays appelé Rahmā qui se trouve sur la côte. A côté de ce royaume se trouve la contrée de Djāwaga dont le roi est appelé Mahārāja. Il n'y a personne derrière lui, car l'île où il règne est la dernière » (2).

Or, si Rahmā désigne le Pégou, nous sommes évidemment obligés de chercher Djāwaga dans la Péninsule Malaise, et, pour un auteur arabe ignorant peut-être Bornéo et considérant la Chine, le Cambodge et la Péninsule Malaise comme une suite de pays échelonnés du Nord au Sud, l'expression « il n'y a rien derrière (c'est-à-dire à l'Est de) Djāwaga » n'est pas loin de la vérité.

Bien entendu, nous ne devons point oublier que le terme Djāwaga est employé par presque tous les auteurs arabes dans le sens étendu de Malaisie, ce qui nous explique aisément les affirmations de IBN AL-FAḲĪH. Quelques autres affirmations peuvent être expliquées de la même façon.

Ainsi IBN AL-FAḲĪH mentionne le volcan situé dans le voisinage de Zābag (3) et décrit aussi Fančūr comme une province ou un pays faisant partie du Zābag (4). Etant donné que Sumatra, ou du moins une partie de cette île, se trouvait comprise dans la désignation plus générale de Zābag, les affirmations de cet auteur se comprennent aisément, et ne paraissent point incompatibles avec le point de vue d'après lequel Zābag proprement dit signifie Péninsule Malaise. En regard de Fančūr, nous pouvons noter par exemple que Ko-kou-lo, placé par KIA TAN à l'Ouest de Kala, et qui de ce fait doit être localisé dans la Péninsule Malaise (5), est mentionné comme étant un pays du Djāwaga (6).

L'affirmation des Arabes que Zābag était le pays frontière entre l'Inde et la Chine confirme sa localisation dans la Péninsule Malaise. Car le port de Kalah est mentionné par les auteurs arabes comme étant le premier pays indien situé dans le voisinage de la Chine à une distance de 300 parasanges (7). Si l'on se rappelle que Rahmā (Pégou) et Khmèr (8) sont considérés l'un et l'autre comme des parties de l'Inde, et que Djāwaga est décrit comme séparant la Chine de l'Inde, ou bien encore comme étant située à l'extrémité orientale de l'Inde, au delà de la mer de Harkand et à l'Ouest de la Chine (9), nous

(1) FERRAND, *Textes*, pp. 29, 36, 43.

(2) *Ibid.*, p. 64.

(3) *Ibid.*, p. 59.

(4) *Ibid.*, p. 65.

(5) BEFEO., IV, p. 353.

(6) FERRAND, *Textes*, p. 308.

(7) *Ibid.*, p. 313.

(8) *Ibid.*, p. 64.

(9) *Ibid.*, p. 92, 205. De ces deux exemples, nous pouvons conclure que Zābag, tout en étant à la frontière entre l'Inde et la Chine, était considéré comme faisant partie de l'Inde. Mais un auteur plus ancien, IBN ROSTEH (ca. 903 A. D.) dit expressément que « derrière Multān se trouvent des rois, jusqu'à ce qu'on parvienne au pays de Djāwaga. »

pouvons tout naturellement admettre que Djāvaga représente la partie septentrionale de la Péninsule Malaise ainsi que les contrées situées immédiatement au Nord de ce pays.

Le témoignage arabe que Zābag était le pays frontière entre l'Inde et la Chine nous amène à y inclure le Laos et le pays montagneux, vaguement défini, qui se trouve au Nord de cette contrée et qui était connu sous le nom de Java ou Sava (1). Dans ce sens vague, le terme de Ḍavāka, usité dans l'inscription de Samudragupta, peut être considéré comme l'origine de la variante de Jāvaka ou de la forme arabe Zābag (2). La théorie que Zābag doit être localisé dans la Péninsule Malaise est confirmée d'une façon frappante par des témoignages indépendants de ceux que nous venons d'invoquer. La littérature de l'Inde du Sud fait mention d'un pays appelé Śāvaka ou Jāvaka. Nous en trouvons une référence dans le fameux poème épique *Manimekhalai* (3). Ainsi que le constate M. FERRAND, les noms Jāvaka et Zābag sont les seuls termes de la géographie indonésienne dont l'équivalence puisse être établie avec certitude (4).

La chronique singhalaise *Cullavaṃsa* nous a conservé le récit détaillé de deux invasions de Ceylan par Candrabhānu, roi de Jāvaka (5). Or, une inscription du roi Candrabhānu, roi de Tāmbraḷiṅga, a été trouvée à Jaiya, près de Ligor. M. CÆDÈS a démontré, en rapprochant les dates, que le roi Candrabhānu qui fit rédiger cette inscription en 1230 A.D. doit être le roi mentionné par la chronique singhalaise (6). Il est ainsi définitivement établi que le *Cullavaṃsa* désignait par le terme Jāvaka une partie de la Péninsule Malaise.

Candrabhānu fut aidé dans sa deuxième expédition par les Pāṇḍya. Un peu plus tard cependant le roi Pāṇḍya se vante dans ses inscriptions d'avoir défait à la fois le roi de Jāvaka et le roi de Ceylan. Or, dans une inscription de Jaṭāvarman Vīra Pāṇḍya datée de 1264 A. D., celui-ci prétend avoir vaincu et tué les Śāvaka, et dans une inscription de l'année suivante nous trouvons dans la liste des rois vaincus le roi de Kaḍāra (et non le roi de Śāvaka) (7). On en est inévitablement amené à conclure que Śāvaka ou Jāvaka et Kaḍāra désignent tous deux le royaume de Candrabhānu. Ainsi les chroniques singhalaises sont d'accord avec les auteurs arabes pour localiser Jāvaka dans la

(1) GERINI, *Researches*, p. 131.

(2) Le rapprochement de Zābag avec Java, Sava ou Ḍavāka, est une simple suggestion qui ne saurait être poussée bien loin dans l'état actuel de nos connaissances.

(3) V. R. R. DIKSHITAR, *Studies in Tamil literature and history*, p. 83.

(4) *Op. cit.*, p. 172.

(5) *Cullavaṃsa*, ch. 83, st. 36-48; ch. 88, st. 62, 75.

(6) *Bijd.*, 1931, p. 463 sqq.

(7) Ces inscriptions sont mentionnées dans *Govt. Epigraphist's Report*, Madras (N° 588 de 1917, et N° 356 de 1906). Leur contenu a été résumé par FERRAND, *op. cit.*, p. 48-49.

Péninsule Malaise. Ajoutons que l'auteur arabe SULAYMĀN, qui écrivait en 851 A. D., avait constaté que « Kalāh-bār et Zābag étaient gouvernées par le même roi ». Kalāh-bār étant sans nul doute identique à Kedah, il en résulte que Kedah et Zābag formaient un seul royaume.

Les auteurs arabes du X^e siècle A. D. attestent l'extension de l'autorité de Zābag sur les différentes îles du Pacifique. Cependant, ABŪ ZAYD ḤASAN (vers 916 A. D.), notre autorité la plus ancienne en cette matière, distingue nettement le royaume de Zābag proprement dit, avec sa capitale appelée Zābag, de l'île nommée Sribuza (1), représentant un état dépendant de ce royaume. En Sribuza nous ne pouvons pas ne pas reconnaître Śrīvijaya. Ainsi il apparaît clairement que Zābag était autrefois un royaume distinct, et que son autorité s'était étendue sur Śrīvijaya dès le X^e siècle A. D. C'est sans nul doute l'extension de l'autorité politique de Zābag sur les diverses îles qui a amené les auteurs arabes à donner le nom de Zābag à l'ensemble de la Malaisie. Mais l'île de Zābag proprement dite était toujours considérée comme distincte de l'empire de Zābag, lequel comprenait l'archipel. Etant donné l'accord entre les témoignages des auteurs arabes et ceux du *Cullavamsa*, nous sommes autorisés à localiser le royaume de Zābag proprement dit dans la Péninsule Malaise, probablement dans le voisinage de Ligor.

Avant de clore la discussion sur l'identification de Zābag, il faut dire un mot des données chinoises. A l'heure actuelle, on considère comme acquis que le royaume nommé San-fo-ts'i dans les ouvrages chinois du X^e au XIV^e siècle A. D. est identique à Zābag ou Zābaj. Mais cette théorie implique des hypothèses qui, à mon avis, ont été acceptées sans preuves suffisantes. Ces hypothèses sont les suivantes : 1^o San-fo-ts'i, Che-li-fo-che, Zābag et Sribuza seraient tous l'équivalent de Śrīvijaya, et 2^o tous ces états seraient à identifier avec l'actuel Palembang.

En ce qui concerne la première hypothèse, nous avons vu plus haut que Zābag est distinct de Sribuza, et cela suffirait pour démontrer la faiblesse de la théorie en question. Che-li-fo-che et Sribuza sont tous les deux des équivalents manifestes de Śrīvijaya, mais on ne peut pas en dire autant de San-fo-ts'i ou de Zābag. M. AUROUSSEAU identifie bien San-fo-ts'i avec Che-li-fo-che (2), mais M. FERRAND pense qu'il est impossible de voir dans San-fo-ts'i l'équivalent de Śrīvijaya, et cela pour des raisons d'ordre philologique (3). En outre, les Chinois eux-mêmes n'ont jamais suggéré que Che-li-fo-che fût l'équivalent de San-fo-ts'i. L'histoire des Ming (4) nous apprend que San-fo-ts'i fut appelé jadis Kan-da-li (ou Kan-t'o-li). Selon TCHAO-

(1) FERRAND, *op. cit.*, p. 170.

(2) BEFEO., XXIII, p. 476.

(3) FERRAND, *op. cit.*, p. 170.

(4) GROENEVELDT, *Notes*, p. 68. — FERRAND, *op. cit.*, p. 24.

JOU-KOUA (1), San-fo-ts'i entre en relations avec la Chine en 904-907 A. D. Ces deux témoignages s'opposent définitivement à l'identification proposée. Il est vrai que Cūḍāmanivarman et Śrī-Māravijayottuṅgavarman sont mentionnés tous les deux comme rois de San-fo-ts'i, mais cela ne prouve nullement que San-fo-ts'i ait été Śrīvijaya. Car, ainsi que nous l'avons dit plus haut, nous ne sommes nullement autorisés à conclure des témoignages Chola que ces deux rois aient régné à Śrīvijaya. Nous devons plutôt les considérer comme rois de Kaḍāra, et supposer que leur autorité s'étendait sur Śrīvijaya. Ainsi, le fait subsiste qu'on n'a point fourni jusqu'à présent de témoignages suffisants pour prouver que San-fo-ts'i ait été l'équivalent de Śrīvijaya. Il est remarquable que Che-li-fo-che ne se trouve point mentionné dans les écrits chinois après 742 A. D., tandis que San-fo-ts'i fait son apparition au début du X^e siècle A. D., peu après la première mention de Zābag par les auteurs arabes. Naturellement, si l'on arrivait à prouver que San-fo-ts'i est identique à Śrīvijaya, nous aurions à dissocier San-fo-ts'i de Zābag.

L'identité de San-fo-ts'i avec Palembang ne paraît pas non plus hors de doute. Elle repose évidemment sur l'affirmation suivante de MA HOUAN (1416 A. D.) : « Kieou-kiang est le même pays qui jadis s'appelait San-fo-ts'i ; il est aussi appelé Palembang et se trouve sous la suprématie de Java ». L'histoire de la dynastie Ming nous apprend également que vers 1397 A. D., « Java avait complètement conquis San-fo-ts'i et qu'elle en avait changé le nom en Kieou-kiang » (2).

Ces témoignages paraissent décisifs en faveur de l'identification de San-fo-ts'i avec Palembang. Mais cette impression favorable s'évanouit dès que nous lisons le récit qui suit la citation empruntée à l'histoire des Ming (3). Nous y apprenons en effet que les Javanais ayant conquis San-fo-ts'i ne purent garder tout le pays et que des troubles s'y déclarèrent. On nous dit ensuite comment deux aventuriers chinois se proclamèrent rois de San-fo-ts'i et de Kieou-kiang. GROENEVELDT en a tiré la conclusion évidente que Kieou-kiang et San-fo-ts'i étaient des localités différentes (4). Il est clair que Kieou-kiang était le nom donné à cette partie du vaste royaume de San-fo-ts'i qui se trouvait sous la domination de Java, et tout naturellement, le nom de l'ancien royaume de San-fo-ts'i en vint à être appliqué au royaume de Kieou-kiang qui en faisait d'abord partie. Le fait que San-fo-ts'i et Palembang constituaient des localités différentes est également attesté par TCHAO JOU-KOUA qui place Pa-lin-fong ou Palembang parmi les dépendances de San-fo-ts'i (5). Il résulte de tout

(1) Edité par HIRTH et ROCKHILL, p. 62. — FERRAND, *op. cit.*, p. 14.

(2) GROENEVELDT, *Notes*, p. 73. J'ai substitué San-fo-ts'i au San-bo-tsai de GROENEVELDT.

(3) GROENEVELDT, *Notes*, p. 71.

(4) *Ibid.*, n. 4, cf. p. 76.

(5) P. 62.

ceci que Palembang était un royaume placé sous la suzeraineté de San-fo-ts'i et par conséquent en était distinct. WANG TA-YUAN (1349 A. D.), dans son ouvrage géographique intitulé *Tao yi tche lio*, mentionne également Kieou-kiang et San-fo-ts'i comme deux états séparés (1).

Ainsi, rien ne prouve le bien-fondé des identifications : 1° de Śrīvijaya avec San-fo-ts'i ; 2° de San-fo-ts'i avec Palembang. Inutile d'ajouter que l'identification définitive de Śrīvijaya avec Palembang ne repose pour l'instant sur aucune base solide. Que ce royaume ait occupé la partie Sud-Est de Sumatra est un fait attesté par KIA TAN (2), mais il est difficile de l'identifier d'une façon plus précise.

§ 5.

Nous avons maintenant à nous occuper de nouveau de la plaque de Nālandā, qui se rapporte au roi Śailendra en tant que souverain de Yavabhūmi et de Suvarṇadvīpa. Le paṇḍit H. ŚĀSTRĪ répète l'opinion généralement admise lorsqu'il écrit que : « Yavabhūmi et Suvarṇadvīpa sont identiques avec les îles de Yavadvīpa et Suvarṇadvīpa dont il est question dans des ouvrages sanskrits, tels que le *Rāmāyaṇa* et le *Kathāsaritsāgara* et que ces deux pays ne sont autres que Java et Sumatra » (3).

Malheureusement aucune de ces identifications ne peut passer pour certaine. FERRAND rejette l'identification du Yavadvīpa mentionné dans le *Rāmāyaṇa* avec Java. Que l'on accepte ou non son point de vue, il est difficile d'ignorer les arguments substantiels avancés par lui en faveur de la thèse que Yavadvīpa signifie Sumatra et non Java (4). Mais nous allons voir tout à l'heure qu'il y a lieu d'accorder à Yavabhūmi un sens tout différent du sens supposé jusqu'à présent.

En ce qui concerne Suvarṇadvīpa, l'assertion que ce terme désigne indiscutablement Sumatra est aussi peu fondée que celle qui lui fait suite, et d'après laquelle « Suvarṇadvīpa est distinct de Suvarṇabhūmi ». J'ai réuni un grand nombre de passages empruntés à des sources indiennes, grecques, chinoises et arabes dans mon ouvrage précité, et ces passages prouvent clairement que les noms de Suvarṇabhūmi et Suvarṇadvīpa ont été employés indifféremment pour désigner une vaste région comprenant la Birmanie, la Péninsule Malaise et les îles de l'archipel indien. Par exemple, Sumatra mentionné par YI-TSING sous le nom de Suvarṇadvīpa est également appelé Suvarṇabhūmi dans une inscription provenant de cette île (5). De même, ALBĪRŪNĪ affirme que les îles du

(1) FERRAND, *op. cit.*, p. 167.

(2) BEFEO., IV, p. 373.

(3) *EL.*, vol. XVII, p. 312.

(4) FERRAND, *op. cit.*, pp. 173 sqq.

(5) FERRAND, *op. cit.*, pp. 179-180.

Zābag sont appelées par les Hindous Suvarṇadvīpa, bien qu'il utilise ailleurs le terme de Pays d'or, ou Suvarṇabhūmi, pour le même pays (1). Le témoignage d'ALBĪRŪNĪ est suffisant pour démontrer que Suvarṇadvīpa était la désignation appliquée à toutes les îles de l'archipel que les Arabes ont connues sous le nom de Zābag ou Zābaj. Cette conclusion est confirmée par le *Kathā-saritsāgara* cité par le paṇḍit H. ŚĀSTRĪ. Cet ouvrage contient l'histoire aventureuse du grand marchand Samudrasūra qui avait fait voile pour Suvarṇadvīpa et avait atteint sa ville principale Kalaśapura. Or, ainsi que l'a démontré M. PELLĪOT (2), Kalaśapura est cité par les auteurs chinois et localisés par eux au Nord du P'an-p'an qui correspond à Bandon ou Ligor dans la Péninsule Malaise. Ainsi, la Péninsule Malaise, ou du moins une partie, aurait porté le nom de Suvarṇadvīpa, supposition qui se trouve confirmée d'une façon frappante par le fait que PROLÉMÉE l'appelle également *Khrysê Khersonêsos* (ou Péninsule d'or). Il est bien connu que *dvīpa* signifie à la fois « île » et « péninsule » et que par conséquent Khrysê Khersonêsos se trouve être l'équivalent très exact de Suvarṇadvīpa.

D'après les écrivains arabes, l'archipel de Zābag comprend à la fois la Péninsule Malaise et l'Archipel Malais et correspondrait par conséquent à Suvarṇadvīpa, ainsi que le dit ALBĪRŪNĪ. Le fait que même dans les temps modernes, plus d'une île de la mer orientale était connue sous le nom de Suvarṇadvīpa, est prouvé par l'itinéraire de Buddhagupta, un moine bouddhiste du XVI^e siècle (3).

J'incline à me rallier à l'opinion du paṇḍit H. ŚĀSTRĪ, à savoir que l'auteur de la plaque de Nālandā considérait Yavabhūmi et Savarṇadvīpa comme désignant le même pays. Si ce point de vue est correct, nous pouvons facilement identifier Yavabhūmi avec le Zābag des Arabes et ses variantes, et établir par conséquent l'équation suivante : Yavabhūmi = Zābag = Suvarṇadvīpa = San-fo-ts'i.

§ 6.

Les discussions qui précèdent nous permettent d'établir les faits suivants :

1^o La Péninsule Malaise, ou au moins Ligor, a formé une partie du royaume de Śrīvijaya vers 775 A. D.

2^o Peu après cette date, un roi puissant de la dynastie Śailendra, appelé Mahārāja et Viṣṇu, régnait dans la même localité de la Péninsule Malaise.

3^o En 778 et 782 A. D., nous trouvons l'autorité des rois Śailendra établie à Java.

(1) SACHAU-ALBERUNI, vol. I, p. 210 ; vol. II, p. 106.

(2) BEFEO., vol. IV, p. 360.

(3) *Ind. Hist. Quarterly*, vol. VII, p. 698.

4° Un royaume puissant dont la capitale se trouvait à Zābag (Ligor ou voisinage de Ligor) est mentionné par les auteurs arabes dès 844-848 A. D. Son souverain est toujours désigné par les auteurs arabes comme le Mahārāja.

5° La charte de Nālandā datée de 850 A. D. nous fait connaître trois générations de rois appartenant à la dynastie Śailendra, le premier de ces rois étant désigné sous le titre de roi de Yavabhūmi et le troisième sous celui de roi de Suvarṇadvīpa.

6° Bien que Zābag proprement dit ne désignât d'abord que le territoire situé autour de Ligor, cet empire de Zābag finit par comprendre la Péninsule Malaise et l'Archipel Malais, et nous avons des raisons pour croire que cet empire agrandi a été connu sous les noms de Zābag, Yavabhūmi, Suvarṇadvīpa et San-fo-ts'i. Avant 916 A. D. cet empire comprenait Śrīvijaya.

7° Au XI^e siècle, les rois Śailendra régnaient sur Sumatra et sur la Péninsule Malaise. Les textes indiens les mentionnent généralement comme rois de Kaḍāra ou Kaṭāha, dans la Péninsule Malaise, bien que dans un cas ils les nomment rois de Kaḍāra et Śrīvijaya.

Il est facile de tirer des faits que nous venons d'exposer certaines conclusions d'ordre général. Il est manifeste que les Śailendra atteignirent une grande puissance vers la fin du VIII^e siècle A. D. et qu'ils établirent un vaste empire en Malaisie. Cet empire est appelé Zābag ou Zābag par les Arabes, San-fo-ts'i par les Chinois, Yavabhūmi, Suvarṇadvīpa, Śāvaka et Kaṭāha par les Indiens. Toutes ces sources fournissent des relations très intéressantes et très détaillées sur ce puissant état. Les Arabes parlent de l'autorité qu'il exerçait sur toute l'Indonésie et vantent en des termes emphatiques la gloire et la splendeur de son roi. D'autre part, les textes Chola nous font connaître les différents états de la Péninsule Malaise, de Java et de Sumatra qui se trouvaient sous sa suzeraineté vers le XI^e siècle A. D. Nous avons quelques raisons de croire que l'autorité de cet empire s'étendit même pour un temps sur le Cambodge et l'Annam (1).

Au XIII^e siècle A. D., cet empire comprenait encore quinze états vassaux, à Sumatra et dans la Péninsule Malaise, fait attesté par TCHAO JOU-KOUA (2). Ce dernier mentionne même Ceylan parmi ces états vassaux, et nous avons vu plus haut que cette assertion se trouve en une certaine mesure justifiée par la conquête de Ceylan par Candrabhānu, le roi Śāvaka de la Péninsule Malaise. Bien entendu, rien ne prouve que la dynastie Śailendra ait continué à régner sur cet empire aux XIII^e et XIV^e siècles A. D., mais la continuité de l'empire sous ces noms de Śāvaka, Zābag et San-fo-ts'i paraît attestée par toutes nos sources.

(1) Les inscriptions chames mentionnent des incursions par mer, couronnées de succès, dues aux armées de Java qui peut être identifié au Zābag des Arabes (Cf. R. C. MAJUMDAR, *Champa*, Book III, p. 43, 50, 70). Pour le Cambodge, cf. l'histoire racontée par SULAYMĀN dans FERRAND, *op. cit.*, p. 58 sqq. et 219 sqq. ; *BEFEO.*, XV, II, p. 87.

(2) CHAO JU-KUA, éd. HIRTH et ROCKHILL, p. 62.

Il n'entre pas dans mon intention de retracer ici en détail l'histoire des Śailendra, et je me propose seulement d'en établir le cadre général. Pour cela, il suffit de discuter brièvement les relations des Śailendra avec Java et Sumatra.

On sait qu'à l'exception de M. STUTTERHEIM, tous les savants sont d'accord pour placer à Sumatra le centre d'autorité des Śailendra. Il résulte de ce qui vient d'être dit que cette supposition ne repose sur aucune base solide. Vu l'insuffisance des témoignages, il serait imprudent de se montrer trop dogmatique soit dans un sens soit dans un autre, mais j'espère qu'on m'accordera sans difficulté, que, à part l'identification de San-fo-ts'i avec Palembang dont le moins qu'on en puisse dire est qu'elle est très douteuse, nous ne disposons d'aucun argument quant à l'origine sumatranaise des Śailendra. Ce n'est que dans les inscriptions Chola du XI^e siècle A. D. que ces rois sont mentionnés comme souverains de Kaṭāha et Śrīvijaya ; de la même façon, les auteurs arabes du X^e siècle et des siècles suivants ont considéré Sribuza comme un état dépendant de Zābag.

L'importance commerciale toujours croissante de ce pays, et peut-être aussi son prestige historique lui assurèrent un rôle de premier plan et en firent le centre de gravité de l'empire Śailendra. Les témoignages dont nous disposons ne permettent pas d'en dire davantage. Par contre, la position de Java nous paraît beaucoup plus forte.

Nous y trouvons deux textes se rapportant indubitablement aux rois Śailendra et appartenant à la période la plus ancienne que nous connaissons de leur histoire. Un de leurs rois au moins, Rakai Panañkaraṇa, apparaît dans les inscriptions de Kĕdu où il figure parmi les rois javanais de Matarām. Il est également possible d'identifier Samarottuṅga, mentionné dans un texte de Kĕdu daté de l'an 847 A. D., avec le Samarāgravīra de l'inscription de Nālandā (1). Tous ces faits, venant s'ajouter à l'existence de Barabudur et d'autres temples célèbres, nous poussent à considérer Java comme le berceau des Śailendra.

La tentation est d'autant plus grande lorsqu'on songe combien il est facile et naturel de faire dériver Zābag de Java et comment certains des témoignages arabes conviennent à Java. Ainsi, par exemple, nous pouvons souligner trois traits caractéristiques de Djāwaga qui apparaissent constamment dans les témoignages arabes :

- 1^o Il y a un volcan dans le voisinage de Djāwaga.
- 2^o Il n'existe point de terre au-delà de Djāwaga et cette île est la dernière.
- 3^o Le pays entier est fertile et les villages se suivent sans interruption si bien que les cris des coqs le matin se propagent sans arrêt sur une longueur de 100 parasanges.

(1) KROM, *Geschiedenis*, 2^e éd., p. 156.

Or, toutes ces caractéristiques s'appliquent mieux à Java qu'à la Péninsule Malaise. L'affirmation que Djāwaga se trouve sur la frontière entre l'Inde et la Chine ne doit pas être considérée comme un argument décisif contre Java, si l'on songe qu'à ce point de vue les auteurs arabes ne disposaient que de données vagues. Toutefois, il est clair que certaines d'entre leurs affirmations, notamment lorsqu'il s'agit de la latitude et de la longitude de Djāwaga, comparées avec celles de Sribuza et d'autres places bien connues, ne peuvent s'appliquer à Java. Il est par conséquent légitime de soutenir que Djāwaga désignait peut-être au début Java, mais que plus tard les auteurs arabes ont situé le pays désigné par ce nom dans la Péninsule Malaise. Cette confusion s'explique facilement par le fait que le siège de l'autorité des Śailendra avait été transféré vers le IX^e ou X^e siècle A. D. de Java dans la Péninsule Malaise. Peut-être les auteurs arabes ont-ils appliqué le nom que portait à ses débuts le royaume Śailendra au nouveau siège de son pouvoir.

La seule autre hypothèse qui puisse se justifier par les témoignages dont nous disposons, consiste à placer, dès le commencement, Djāwaga et par conséquent le siège de l'autorité des Śailendra, dans la Péninsule Malaise.

Comparée à Java, la Péninsule Malaise peut paraître pauvre en antiquités, mais non pas plus pauvre que Sumatra, l'île où d'habitude on situe Zābag. M. WILKINSON va même plus loin. Parlant des antiquités et de quelques autres traits caractéristiques de la partie Nord de la Péninsule, il dit : « Tous ces faits attestent l'existence dans le passé d'états puissants et d'un haut degré de richesse et de luxe dans le Nord de la Péninsule Malaise » (1).

En fait, ce n'est que dans la Péninsule Malaise que nous trouvons les traces de la puissance des Śailendra de ses débuts jusqu'à sa fin.

L'inscription de Ligor, — la série des inscriptions de l'Inde du Sud mentionnant les relations hostiles ou amicales entre les Chōla d'une part et les Śailendra de Kaṭāha ou Kaḍāra de l'autre, — la continuité de relations similaires entre les rois de Kaḍāra et Śāvaka avec les rois Pāṇḍya et ceux de Ceylan, — la localisation de Zābag ou Śāvaka dans la Péninsule Malaise ; — tout cela représente une chaîne d'arguments très forts en faveur de l'opinion d'après laquelle la Péninsule Malaise aurait été le pays d'origine des Śailendra, et le siège du vaste empire sur lequel ils ont régné.

En terminant, nous devons insister sur le fait qu'il y a de bonnes raisons pour croire que les Śailendra étaient des nouveaux venus de l'Inde. A lui seul, ce fait pourrait nous expliquer l'introduction de la Nāgarī dans les inscriptions et celle du nouveau nom Kaliṅga pour la Malaisie ainsi que l'attestent les auteurs chinois. La partie de la côte orientale du Golfe de Bengale que l'on appelait au temps jadis Kaliṅga comprenait le célèbre port de Paloura qui était depuis les temps les plus reculés le port d'embarquement pour l'Extrême-Orient. La même région se trouvait vers le VI^e et VII^e siècles A. D. sous

(1) R. G. WILKINSON, *History of the Peninsular Malays*, 3^e éd., p. 15.

l'autorité des dynasties Gaṅga (1) et Śailodbhava (2) et au delà, vers l'intérieur de la Péninsule, nous trouvons dans la région des Vindhya une dynastie appelée Śaila. Dans le préambule d'une inscription cette dynastie est donnée comme remontant à Gaṅgā, fille de l'Himālaya (Śailendra), mais le premier de ces rois porte le titre de Śailavamśatilaka, ornement de la famille des Śaila (3). Ainsi, les noms des dynasties Gaṅga, Śailodbhava et Śaila peuvent être considérés comme étant à l'origine d'un nom comme Śailendra.

Les Gaṅga constituaient une tribu largement disséminée, presque entièrement répartie le long de la côte orientale de l'Inde, la plus importante de ces dynasties étant celles des Gaṅga de Kaliṅga et de Mysore. D'après une tradition conservée chez les Gaṅga de Kalinga, Kāmārṇava, après avoir transmis à son oncle le royaume paternel (dans Mysore), partit avec ses quatre frères afin de conquérir la terre et prit possession des trois Kaliṅga. Le titre de « souverain des trois Kalinga » fut porté par ses successeurs jusqu'à une époque relativement récente. L'avènement de Kāmārṇava tomberait dans la seconde moitié du VIII^e siècle A.D., d'après les années de règne fournies par les textes (4).

Or, l'expression *Tri-Kaliṅga* est très ancienne et elle est encore conservée de nos jours dans le nom des Telinga ou Talaing de la basse Birmanie. S'il y a une part de vérité dans la tradition citée, nous trouvons dans ce fait un témoignage se rapportant à la conquête de la basse Birmanie par les Gaṅga au VIII^e siècle A.D. En prenant pour base la basse Birmanie, ceux-ci ont dû rapidement se répandre dans tout l'Extrême-Orient.

Il est intéressant de noter que les noms de ces rois Gaṅga se terminent en Mahārāja ou Mahādhirāja, exemple Viṣṇugopa-Mahādhirāja, Śrī-Puruṣa-Pṛthvī-Koṅgani-Mahārāja. Dans le premier de ces noms nous trouvons une forme presque équivalente de *Viṣṇvākhya-Mahārājanāma*, c'est-à-dire « ayant le nom de Viṣṇu Mahārāja », appellation que nous retrouvons dans l'inscription de Ligor. Bien entendu, ceci n'indique point l'identité des deux rois, mais on est frappé par la ressemblance de ces deux noms comportant chacun d'une façon inhabituelle le mot *Mahārāja*.

Bien que, dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne puissions formuler aucune conclusion définitive, nous ne manquons point d'indications nous permettant de supposer que les Śailendra étaient originaires du Kaliṅga, et qu'ils étendirent leur puissance sur l'Extrême-Orient par l'intermédiaire de la Basse-Birmanie et de la Péninsule Malaise.

Traduit de l'anglais par M^{lle} G. NAUDIN.

(1) Cf. Urlam plates, *El.*, vol. XVIII, pp. 330 sqq.

(2) Cf. Buguda Plates, *El.*, vol. III, p. 41.

(3) *El.*, vol. IX, p. 41.

(4) Cf. *Ep. Carnatica*, vol. IX, introduction, p. 9, Traduction anglaise des inscriptions, pp. 39 sqq. *El.*, vol. VIII, App. I, p. 17 et les références. Pour cette date, cf. aussi *JBORS.*, vol. XVIII, pp. 286 sqq.